

Une année chez les Français de Fouad Laroui : une expérience exilique singulière

Ana Soler Pérez

Universidad de Zaragoza

asoler@unizar.es

Resumen

Este artículo analiza el proceso de exilio de Mehdi Khatib en el liceo Lyautey, buque insignia de la enseñanza francesa en Casablanca. Becado por el Estado, el niño sufrirá en este establecimiento elitista numerosas penalidades, que evidenciarán su condición de exiliado en este nuevo espacio. Su diferencia de estatus económico, su confrontación con unas normas sociales desconocidas así como su desarraigo lingüístico le generarán una sensación de “extrañidad”, que solo conseguirá superar gracias al mundo literario. Concebida primero como una vía de escape frente a la soledad y a la humillación, la lectura le trazará, sin embargo, el camino hacia el éxito y el reconocimiento social.

Palabras clave: Liceo Lyautey. Exilio. Estigmas del exiliado. Desarraigo lingüístico. Intertextualidad.

Abstract

This article examines Mehdi Khatib's exile experience at the Lycée Lyautey, flagship of French Education in Casablanca. In this establishment reserved for the elites, this child, a State Scholarship recipient, will undergo the throes of exile under its many facets. The difference in economic status, the confrontation with new social norms as well as the linguistic separation that he will endure, immerses him in a minority situation that he will overcome thanks to the world of books. Often viewed as a type of isolation and humiliation, reading will prove to be his road to success and social recognition.

Key words: Lyautey high school. Exile. Exile's stigmas. Linguistic quartering. Intertextuality.

Résumé

Cet article se penche sur l'expérience exilique de Mehdi Khatib au sein du lycée Lyautey, fleuron de l'enseignement français à Casablanca. Dans cet établissement réservé aux élites, cet enfant, boursier de l'État, va subir les affres de l'exil sous ses multiples facettes. La différence de statut économique, la confrontation à de nouvelles normes sociales ainsi que l'écartèlement linguistique qu'il va endurer, l'immiscent dans une extranéité qu'il va surmon-

* Artículo recibido el 15/06/2017, evaluado el 15/10/2017, aceptado el 29/10/2017.

ter grâce au monde des livres. Conçue d'emblée comme un exutoire face à l'isolement et l'humiliation, la lecture s'avérera la voie de la réussite et de la reconnaissance sociale.

Mots clé : Lycée Lyautey. Exil. Stigmates de l'exilé. Écartèlement linguistique. Intertextualité.

0. Introduction

Une année chez les Français représente le sixième roman de Fouad Laroui, auteur marocain d'expression foncièrement française, mais qui a aussi publié quelques recueils de poèmes et des textes en néerlandais¹, langue du pays où il réside depuis 1990 et dont il a obtenu la nationalité. Cette œuvre a été sélectionnée pour le Goncourt en 2010, prix que l'auteur a finalement reçu dans la catégorie de la nouvelle, en 2013, pour *L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine*. En outre, l'année suivante, son livre *Les tribulations du dernier Sijilmassi* a remporté le grand prix Jean-Giono et l'Académie française lui a décerné la Grande médaille de la Francophonie.

Le titre du roman qui nous occupe sous-tend d'emblée la situation d'exil² que Mehdi Khatib, le protagoniste, va endurer durant son année scolaire au lycée Lyautey où il atterrit en 1969, grâce à l'obtention d'une bourse. Bien que treize ans se soient écoulés depuis la fin du protectorat, cet établissement continue à incarner un haut lieu de l'éducation de « l'élite maroco-française » (281)³. Fleuron de l'enseignement français au Maroc, ce lycée situé à Casablanca fut fréquenté par les enfants des Français mais aussi par certains privilégiés autochtones. Comme le souligne Tselikas (2005), ces centres scolaires contribuèrent au rayonnement de la langue et de la culture de l'Hexagone :

Dans ces pays, où existaient un enseignement coranique et talmudique et déjà des écoles chrétiennes, les autorités françaises créent, dès la fin du XIX^e siècle, des établissements publics pour contrecarrer ces influences religieuses. Ils ont pour fonction première de scolariser les enfants des militaires, des fonctionnaires et des colons. Mais aussi de franciser les enfants des communautés européennes présentes sur ces terres d'Afrique [...] Mais peu à peu, sous la pression des notables lo-

¹ Interrogé par Emmanuel Khérad (2016) sur la raison du passage à cet idiome dans sa création poétique, l'écrivain répond tout simplement : « Pour que personne ne puisse la lire ! Parce que la poésie c'est quelque chose de tellement intime [...]. C'est tellement intime que, finalement, personne n'a jamais lu mes poèmes. Je reçois chaque année de mon éditeur, sur un très beau papier, mon relevé de comptes avec plein de pourcentages et de chiffres, celui en bas à droite, c'est 0,0 ».

² La réalisation de cet article s'insère au sein des activités du groupe de chercheurs H58 ANESNAF de l'Université de Saragosse et découle du projet de recherche FFI2016-76132-P sur la représentation de l'espace dans la littérature française financé par le Ministère de l'Économie espagnol.

³ Toutes les références entre parenthèses renvoient au roman larouien, dont l'édition figure dans la bibliographie.

caux, qui voient là pour leurs enfants l'occasion d'acquérir un « passeport pour la modernité » [...], le nombre d'élèves maghrébins ne cesse d'augmenter.

Ces autochtones, formés comme l'auteur dans ce type d'institution, composeront une élite et certains, comme Abdelkébir Khatibi ou Driss Chraïbi dans le contexte marocain, acquerront notamment une renommée internationale dans le monde littéraire⁴.

Notre étude se propose d'analyser le processus de dépersonnalisation que va subir le héros du roman, au sein de cet espace érigé comme un îlot français sur le sol marocain. Sa scolarisation dans ce lycée le confrontera à une expérience exilique où affleureront les stigmates accolés à sa condition d'exilé, comme la précarité économique entre autres, dont nous révélerons les conséquences pour l'enfant. Dans un troisième volet, nous nous pencherons sur l'écartèlement linguistique de Mehdi, tiraillé entre deux univers disposant chacun de sa propre langue et sur les vicissitudes du protagoniste à cet égard. Finalement, le dernier chapitre abordera l'exutoire adopté par le héros pour parvenir à surmonter l'extranéité environnante.

1. Les affres de l'exil

L'arrivée de Mehdi⁵ au lycée marque le début de son expérience exilique au sein de son propre pays⁶. Aedín Ní Loingsigh (2001) remarque, à ce propos, que l'entrée dans le monde de l'éducation coloniale représente un facteur de rupture important, une initiation à la différence culturelle et raciale et participe à la mise en exil progressive du colonisé. C'est pourquoi, malgré des circonstances politiques autres, le protagoniste larouien va partager cette sensation de l'exilé, contraint par des conjonctures diverses à occuper un espace qui lui est étranger.

Déjà son départ du domicile familial est assumé par ses frères comme un voyage de non-retour : « ils assistaient à l'au revoir d'un explorateur en partance pour

⁴ D'autres Maghrébins émanant de cette élite pionnière, créée dans les années 1950-1960, s'érigeront en figures de proue du combat indépendantiste dans leur pays (Tselikas, 2005).

⁵ Même si l'information paratextuelle auctoriale quant à l'indication générique du livre indique qu'il s'agit d'un ouvrage de fiction, il existe cependant de nombreuses coïncidences entre le héros et l'écrivain. Ce dernier reconnaît, lui-même, dans un entretien : « [...] je pars d'un mélange de souvenirs, de choses vraies autour desquelles je brode. En écrivant ce roman, j'ai revécu beaucoup de choses. C'est vrai que c'était assez effrayant de se retrouver tout seul, à tout juste dix ans dans l'internat d'un grand lycée et d'être confronté à une autre classe sociale. Il y a beaucoup de traumatismes que j'avais complètement oubliés, et qui sont revenus dans l'écriture. Mettre sur papier ces événements permet de prendre une certaine distance, surtout si on traite le tout avec ironie. Donc, oui, il y a une forte dose autobiographique. Il y a des gens malveillants qui vont dire : "Il raconte sa vie." Mais ce n'est pas vrai, c'est un roman » (Miadi, 2010).

⁶ Ce thème constitue un leit-motiv dans la production larouienne, comme le souligne Hélène Bacquet (2002 : 125).

des Occidents périlleux dont on ne revenait pas » (41). Ainsi, dans ce microcosme sous régime français, toute présence liée au monde oriental non autorisée est considérée comme une ingérence⁷. Dès lors, l'enfant incarne la figure de l'ingénu, confronté à un univers dont il ignore les mœurs et les normes intrinsèques, au sein d'une diégèse placée sous le signe de l'humour, sous-jacent dans la plupart des œuvres larouiennes. Les odeurs mêmes lui sont étrangères et lui rappellent qu'il n'est pas chez lui : « Il respire l'odeur caractéristique des Français, [...] un mélange de senteurs d'encaustique et de cire, mêlées de lavande, loin des relents d'épices des maisons des Marocains » (179). Ce trait souligne, ainsi, le premier élément de la condition de l'exilé : « la privation du lieu où chacun habite en se sentant chez soi, en son monde » (Tosel, 2006 : 241) et sa mutation ontologique en « un être déchiré, tiraillé entre deux pays, deux cultures, deux mondes » (Bouaine, 2013 : 33).

Cette confrontation démarre par la perception de l'établissement comme une forteresse, dont Miloud, le concierge, personnifierait « la première ligne de défense » (9). Sa considération de l'espace comme « le royaume d'un autre » (179) le mène à assumer une condition d'« imposteur » qui le hantera tout au long de sa scolarité. Ainsi, lors de sa représentation du Cid, le héros se sent-il possédé par un démon qui déclamerait à son insu, à tel point il s'estime incapable de tenir ce rôle avec autant de brio. À ce propos, l'adoption du sobriquet « Mehdi le Maure » met en relief l'imposture dont il fait montre et qui a partie liée avec deux éléments de la diégèse : son goût pour le théâtre, d'une part, et les processus de dépersonnalisation symbolique qu'il endure, d'autre part.

Le monde théâtral attire Mehdi dans la mesure où il instaure un ordre où le mensonge a droit de cité et où le faux semblant, la duplicité et les masques sont de mise. Les chemises en soie et les pantalons en velours hérités d'élèves opulents représentent un déguisement où son identité demeure éclipsée, au point de ne pas se reconnaître lui-même : « dans la vitre du réfectoire, il a l'impression de contempler un inconnu, un petit Français » (158). Cette usurpation amplifie sa hantise mystificatrice et, dès lors, il se considère un « imposteur double, triple, voire quadruple » (196).

En suggérant au protagoniste de lire *Le théâtre et son double* d'Artaud, Dumont, un des surveillants, prétend soulager la sensibilité écorchée de cet enfant constamment pris en porte-à-faux et rongé par cette sensation d'extranéité. Cette référence larouienne n'est point gratuite ; elle converge, en effet, vers l'axe sémantique de l'être *vs* paraître qui vertèbre l'œuvre et cristallise dans les différentes manifestations

⁷ À commencer par les djinns, dont la présence virtuelle permet à Laroui d'adresser au lecteur un message ironique mettant en doute la liberté de mouvement des autochtones sur leur propre sol : « Un djinn au lycée français de Casablanca ? Ont-ils le droit ? » (9). Ici, le destinataire mis en scène par l'acte humoristique est considéré comme un complice de l'énonciateur, car il est appelé à entrer en connivence avec lui (Charaudeau, 2006 : 23).

de perte identitaire du héros, par le biais des surnoms qu'on lui octroie⁸. La création de ces sobriquets répond à divers critères. Le plus souvent ils sont en rapport avec une bévue commise par l'enfant du fait d'un quiproquo ou d'une mauvaise interprétation de sa part. L'appellatif « Fatima » (69), que lui confère Morel, le surveillant d'internat, illustre ce cas⁹. Ce dernier donne à la lingère, Chochana, le nom d'Angèle, qui serait, d'après lui, le prénom de la femme du boulanger dans le film de Pagnol. Or, celle-ci conteste cette affirmation et rétorque que l'héroïne se prénomme en réalité Aurélie. Pour trancher la question, les deux employés du lycée sollicitent l'aide de Mehdi qui, pris de court, pense à tort qu'on l'interroge sur l'épouse du boulanger de son village¹⁰ :

Il avait vu une ou deux fois le boulanger [...] il ne connaissait même pas son nom [...] comment aurait-il pu savoir comment se prénommaient sa femme ? [...] À Béni-Mellal, la plupart des hommes enfermaient leurs épouses à la maison... Transpercé par le regard de Morel, [...] il eut l'idée d'inventer le nom le plus probable.

- Fatima ! cria-t-il. (26).

Madini, le pion d'origine marocaine, l'affublera, quant à lui, des surnoms de « Nippon » ou « Empereur » (127)¹¹, du fait du mensonge du héros, sur la nationalité japonaise de son géniteur, pour occulter ses origines modestes.

Dumont, pour sa part, l'interpelle sous le qualificatif de « Petit-Breton » (68) ou de « Bazin du bled » (71) dans une claire référence à *Vipère au poing*¹².

Souvent, l'enfant ne saisit pas le sens des sobriquets choisis, comme dans le cas de « Kaki » (105), concédé par Cathy Kirchhoff ou celui de « pro-lé-taire » (110) conféré par le surveillant Régnier et que l'enfant imagine innocemment sous la forme « pro-lait-terre » (111).

Même les siens ne résisteront pas à la tentation de le rebaptiser. Ainsi, son cousin Nagib le nommera « le petit Françaoui » (253), enrichissant cette palette de

⁸ Mehdi, pour sa part, en attribuera également à certaines personnes de son entourage. Dans tous les cas, ils proviennent du monde des contes et des bandes dessinées : Chochana incarne une « ogresse » (18), il appelle Miloud Pat Hibulaire (10), comme le gros chat noir dans Mickey et finalement Nabila reçoit les appellatifs de « la sorcière » et de « Carabosse » (137).

⁹ Il l'appellera aussi « kroumir » (27), « le pélican » (84), « le flamand rose » (97), ou encore « la marquise » (106), entre autres. Ce dernier appellatif provoque une certaine gêne au petit, car, même si le terme indique une distinction, « ce maudit féminin [...] gâchait tout » (107).

¹⁰ Laroui tire prétexte de cette équivoque pour souligner, au sein des disquisitions de l'élève et dans un registre comique, comme il sied à ses écrits, la claustration féminine comme réalité sociale.

¹¹ Mais aussi de « barhouch » (134) et Nabila, sa fiancée, lui infligera le sobriquet de « Quatz'yeux » (137).

¹² Le pion pense que la mère de Mehdi, qu'il baptise Folcoche, l'a obligé à porter le pyjama rose, d'où le ridicule enduré par l'enfant devant tout le dortoir.

pseudonymes et provoquant chez le jeune boursier une telle désorientation qu'il avouera : « [...] à force de le traiter de tous les noms, les gens ne pouvaient savoir qui il était vraiment [...] En somme, il était tout et n'importe quoi » (126).

Dans ses *Essais sur la littérature de l'exil*, Laroui (2015 : 80) reprend un passage de *Lu, vu, entendu* de Driss Chraïbi retraçant son expérience personnelle au lycée Lyautey et qui, déjà, aborde cette problématique identitaire :

[...] les Chrétiens [...] au lycée ont charge d'âme et [...] doivent civiliser le jeune Driss. Il fut un temps où l'on ne s'encombrait pas d'euphémismes... Des Marocains à civiliser, il n'y en a que trois dans ce lycée [...] Que font là ces trois zigotos ? Eh bien, ils se préparent de gigantesques problèmes d'identité.

2. Les stigmates de l'exilé

La précarité économique constitue une circonstance communément liée à l'expérience exilique. Le cas de Mehdi s'insère dans cette catégorie et l'aphorisme figurant dans le titre du neuvième chapitre « Les prolétaires n'ont pas de patrie » (105) souligne cette gageure. En effet, les souffrances et petites humiliations du héros découlent de ses pénuries économiques qui contrastent avec l'opulence des autres internes. Dès son arrivée, son apparence trahit son statut familial précaire aux yeux du concierge : « Ce n'était pas le bagage d'un *nasrani*, ça ! Tous les Français sont riches, c'est bien connu. Non, *celui-là* ne pouvait être qu'un enfant du pays » (11). Son trousseau incomplet, sujet de honte aux yeux de l'enfant, l'est du fait que ses parents le considèrent excessif et ne peuvent assumer son coût : « Depuis quand un enfant de dix ans avait-il besoin de six mouchoirs ? » (41).

Son sevrage parental répond également à des motifs pécuniaires et non affectifs ; sa famille ne disposant pas de moyens, elle n'a pas pu l'accompagner pour la rentrée et ne pourra pas non plus le visiter. C'est pourquoi sa solitude et son angoisse lui donnent, à son arrivée, l'impression qu'un « complot » (23) est monté contre lui par les personnes qui l'accueillent, d'où sa sensation d'abandon et l'affleurement de certains passages glanés au sein de ses lectures : « Je ne me souviens pas de mon enfance ; je fus probablement malheureux comme tous les ânon... » (90). Cette référence intertextuelle à l'incipit des *Mémoires d'un âne* de la Comtesse de Ségur (5) se présente comme un des nombreux miroitements d'extraits littéraires qui convergent dans le livre larouien, lui conférant une nature spéculaire. Ce stratagème narratif permet à l'auteur de tisser une relation de connivence avec le lecteur virtuel, avivant ainsi sa curiosité intellectuelle et défiant sa compétence lectrice.

Mehdi se voit souvent contraint à mentir devant ses camarades et le personnel du lycée pour dissimuler sa pauvreté. Ainsi invente-t-il que ses parents ont dû le déposer prématurément car ils devaient voyager à New York. Cette justification, tout comme les autres, créées pour celer certains aspects déshonorants au vu et au su de

son entourage, demeure incongrue et peu crédible, du fait de sa nature hyperbolique. Il feindra même de refuser délibérément de rentrer chez lui, sous prétexte d'avoir à travailler chez l'ambassadeur du Japon. De nouveau, le recours à l'exagération découle de sa volonté d'intégration dans un milieu où il se sent exclu, même s'il s'agit en réalité d'un auto-ostracisme, puisque c'est lui, et non l'Autre, qui instaure sa marginalisation, tant il est obsédé par l'idée de commettre un impair et de se faire « démasquer ».

En dernier lieu, son abandon parental les week-ends le tourmente pour un motif lié au qu'en dira-t-on car, seul élève de l'internat, il oblige à mobiliser cuisiniers et surveillants, dérangeant « le bel ordre de l'univers des Français » (122) et affichant de nouveau sa singularité face au groupe.

Pour souligner l'incompréhension du protagoniste face à certaines situations vécues dans ce nouvel espace, Laroui mise sur l'adoption d'une focalisation interne, où Mehdi s'érige en foyer percepteur de son entourage. Ce phénomène narratif permet de mettre en avant la double subjectivité qui préside, selon Nuselovici (2013 : 5), toute expérience exilique :

Sujet exilé, il est à la fois sujet en exil, détenteur d'une précédente subjectivité désormais déplacée, et sujet de ou par son exil, investi d'une nouvelle subjectivité, supportée par l'expérience exilique et les codes - d'intellection, de sensibilité, de croyance - qu'elle produit. Ces deux subjectivités, au demeurant, ne sont pas disjointes puisque, d'une part et de manière générale, toute individualité est tramée de subjectivités nouées et que, d'autre part, c'est l'expérience exilique qui est responsable du maintien, non statique, de la première et du développement de la seconde.

Ainsi, confronté à des termes inconnus, comme « activités d'éveil », le héros éprouve un désarroi dont l'auteur atténue la teneur, comme à l'accoutumée dans ses écrits, par sa veine humoristique :

Mehdi [...] se demanda avec inquiétude s'il fallait s'endormir d'abord pour ensuite se réveiller. Ou se faire réveiller ? Et par qui ? [...] Et pour quoi ? Tout cela n'était pas clair. Il se sentit découragé et las, alors que la journée avait à peine commencé. Décidément, la vie était semée d'embûches (145).

Néanmoins, le schisme entre l'existence du petit indigène¹³ et celle des Français s'accroît au sein de sa famille d'accueil, les Berger, prolongement spatial du *modus vivendi* du lycée. Si le rythme des cours et la routine de l'existence à l'internat par-

¹³ Terme employé par Chraïbi (1998 : 51) pour désigner les élèves autochtones face à ceux de nationalité française au lycée Lyautey. Trente ans séparent sa scolarité du moment temporel de la diégèse larouienne (1969), ce qui explique la diminution du nombre de Français par rapport aux enfants de notables locaux, dans le roman de Laroui.

viennent à mitiger la brèche entre le niveau de vie du protagoniste et celui de ses camarades, son débarquement chez Denis Berger trahit davantage cette béance. Une annonce proleptique qualifie ce qu'il va vivre comme un « thriller » (168), ce qui ne constitue point une métaphore hyperbolique selon la perspective de l'enfant. En effet, lors de sa première sortie de Lyautey, qui coïncide avec la Toussaint, il est persuadé que « *Les Chrétiens vont l'enterrer* » (175).

Cette incompréhension des normes sociales¹⁴, des coutumes alimentaires ou de la langue constitue une constante dans l'œuvre et suscite de nombreuses situations pleines d'humour, reposant sur « la vision décalée du monde que propose l'énonciateur, ainsi que le jugement que celui-ci porte sur [s]a cible » (Charaudeau, 2006 : 23), dans ce cas l'univers des Français :

- Bonjour, mon papa.

- Bonjour, monsieur mon fils.

Mehdi regarde la scène avec étonnement : qu'est-ce que c'est ces salamalecs ? Ils se sont pourtant vus la veille au soir. M. Berger ne revient pas du pôle Nord ou des tombeaux étrusques... Pourquoi tant de chichis ? Ils sont tous comme ça, les pères français ? Étrange (187).

Le protagoniste vit cette scène cocasse en tant que simple témoin, mais, à l'occasion, son ignorance peut impliquer pour lui des conséquences moins bénignes, avec humiliation à la clé. Ainsi, la délicieuse promenade en mer dans l'embarcation privée de ses hôtes se transforme en aventure cauchemardesque, et la cabine du bateau se mue pour lui en « salle de tortures » (222). Cette aventure, promesse de bonheur et détente, arbore finalement un halo douloureux et dramatique. De nouveau, sa rage d'assimilation et son obsession pour cacher sa différence face aux autres vont se retourner contre lui : alors qu'il ne connaît pas le « Viandox¹⁵ », il en demande pour se désaltérer, à la grande surprise des Berger. Et, à la vue de l'« infect breuvage » (220), loin d'avouer son erreur il préfère se faire violence et l'ingurgiter plutôt que de reconnaître son imposture et trahir son inculture et sa carence de mondanité. Pour lui, cet impair possède une visée généralisante : « La France l'observe » (220) ; il s'agit d'une affaire d'État où son orgueil patriotique est en jeu. La cabine du bateau ne représente point un univers lénifiant mais symbolise en fait un huis-clos, où l'on juge ses actes et paroles. Il ne peut donc flancher et décevoir son Monde, car, en tant que représentant du petit peuple, il lui faut à tout prix gagner cette bataille et se montrer à la hauteur des circonstances.

¹⁴Après le repas, M. Berger débarrasse la table pendant que sa femme va fumer dans le jardin, ce qui choque l'enfant : « Ces gens-là font les choses à l'envers » (180). Sa mère embrasse Denis sur les lèvres pour le faire taire, ce qui provoque également la surprise de Mehdi : « On n'embrasse pas sa mère sur la bouche ! C'est *hchouma* ! » (229).

¹⁵ Il s'agit d'un condiment à base d'extrait de viande, utilisé comme assaisonnement.

La position de Mehdi, de par son origine modeste et son attitude défiante, rappelle, en ce sens, celle de Julien Sorel. À l’instar du héros stendhalien, le protagoniste s’impose constamment des démonstrations de son savoir-faire et de sa parfaite mouvance dans une sphère sociale à laquelle il n’appartient pas. Sa volonté d’assimilation s’accompagne d’une grande maladresse, mal comprise par les Berger qui, contrairement à ce que pense Mehdi, visent également sa pleine intégration¹⁶, tout en respectant ses convictions religieuses et sociales.

Sa décision de prendre de la charcuterie s’explique par le biais de cette même insolence revendicative qu’il prétend imposer à son entourage, alors que ce dernier se montre d’emblée ouvert à accepter son choix en toute liberté. Manger du porc ne répond pas à un souhait personnel de goûter un aliment nouveau mais s’inscrit dans sa lutte égalitaire par rapport à Denis. Il se fait violence, osant le sacrilège suprême, pour cacher sa différence face à l’Autre, car son objectif est d’atteindre un parfait mimétisme avec son nouvel espace existentiel, en occultant sa singularité.

3. L’écartèlement linguistique

Pour Mehdi, la langue va impliquer un autre élément d’écartèlement¹⁷ durant cette année scolaire chez les Français. Élevé dans une famille arabophone, il parle cependant français à l’école mais aussi à la maison avec son frère et sa sœur. Néanmoins, l’arabe dialectal que ses parents emploient pour s’adresser à lui constitue un simple moyen langagier pour lui faire passer des consignes :

[...] un *modus vivendi* insolite s’était établi : on lui parlait le plus souvent en dialectal – il s’agissait de quelques phrases, toujours les mêmes (« Mange ! », « Va te laver les mains ! », « Il est temps de dormir ! » [...] et il répondait dans le français de la Comtesse (44).

Aussi, l’enfant demeure incapable de comprendre son « oncle » Mokhtar, Miloud, son cousin Tayeb et sa famille, c’est-à-dire ses compatriotes, qui exploitent, eux, toute la richesse de leur idiome maternel.

¹⁶ Le rappel constant de la différence de statut social viendra plutôt des autochtones. M’Chiche, aigri certainement par des années d’inégalité sur son propre territoire, démontre un comportement assez corrosif dans ses dialogues avec Mehdi. Quand ce dernier lui demande comment s’écrit « rab », le cuisinier le traite de nul, en insistant sur le fait que cela ne l’étonne pas « vu qu’ [il vient] du pays de la faim » (87).

¹⁷ Laroui s’intéresse tout particulièrement au problème linguistique touchant certains pays arabes, comme le Maroc notamment, où le phénomène de diglossie entre l’arabe classique et l’arabe dialectal ou darija se voit aggravé par les réminiscences de la langue française. Il a d’ailleurs publié un essai à ce sujet intitulé *Le drame linguistique marocain*. C’est ainsi que pour lui, « [d]ans cet embrouillamini linguistique, écrire en langue française n’est pas un choix mais une échappatoire, une façon de sortir du conflit en utilisant la seule langue à disposition, l’arabe classique étant réservé à quelques rares lettrés et la darija étant la grande absente des livres et cahiers d’écolier » (Harzoune, 2012).

Cette lacune linguistique soulève chez Mehdi des situations de nature diverse. Ses séjours parmi sa famille casablancaise, exclusivement arabophone, donnent lieu à des scènes cocasses, car le héros ne comprend ses hôtes qu'à moitié et vice-versa, quand il répond à leurs questions en français ceux-ci demeurent incapables de saisir ses réponses. Cependant, le dorlotement qu'ils prodiguent à leur invité constituant l'objectif de leur hospitalité, ce manque d'échanges communicationnels ne froisse aucune des deux parties. Ces situations représentent une source féconde pour la mise en avant de la verve humoristique et sarcastique de Laroui, dont certaines scènes adoptent des composantes kafkaïennes. Ainsi, la prétendue traduction de Tayeb lui sert d'alibi pour critiquer les mœurs des Français. En effet, elle se prolonge durant six lignes alors que l'intervention de Mehdi se réduit à un monosyllabe :

La tante

- Comment sont tes professeurs, a wlidi ?

Mehdi

- Bien.

Tayeb (traduisant)

- Il dit que ses professeurs sont [...] très sérieux, mais ce sont malheureusement des incroyants, des *kouffar*, jamais ils ne font la prière et il paraît qu'il y en a qui vivent avec des femmes avec lesquelles ils ne sont même pas mariés ! (268).

Parfois, l'ignorance de Mehdi le porte à mal interpréter le sens de certains vocables arabes prononcés devant lui et le lecteur prend connaissance de cette bévue grâce à la focalisation zéro mise en œuvre dans le texte. Quand Mokhtar explique au rôtiiseur lors de leur étape à Settat que Mehdi va étudier à Casablanca, il emploie le vocable *yqra* (48). Or, une digression explicative du narrateur omniscient nous explique que ce terme dialectal signifie non seulement étudier mais aussi lire. C'est pourquoi l'enfant, lecteur boulimique, conçoit une image paradisiaque de son avenir à Lyautey : « [il] eut la vision d'une immense bibliothèque, d'une table infiniment longue et chargée de livres, et d'un enfant – lui – allant de l'un à l'autre, lisant, lisant, lisant, jusqu'à la consommation des siècles. L'Éden ! » (48)

Les discours que lui tient Mokhtar durant leur trajet soulignent le côté grotesque de la scène où il explique à l'enfant l'objectif des dindons. Elle s'articule autour d'un dialogue entrecoupé et incongru :

On ne rentre pas chez les gens les [incompréhensible] vides. Surtout la première fois. Il y a une [?] très importante chez nous, les musulmans. Il faut [incompréhensible]. C'est [?] l'honneur. Les Français [inaudible]. La plus grande [incompréhensible] chez l'homme, c'est la [?]. Tu demandes qui est le directeur et tu [?] les dindons. Tu lui serres la main et tu [?] les dindons. Le [?] la [?] les [?]. Mais attention ! Tu dois dire : [incompréhensible]. N'oublie pas, c'est très important, tu dis [in-

compréhensible] et tu [?] les dindons. Ensuite, tu es [?] pour toute l'année (52-53).

Par conséquent, il n'y a rien d'étonnant à ce que Mehdi, interrogé sur l'origine des volailles, ne puisse répondre, car malgré l'explication du chauffeur réitérée pourtant « dix ou onze fois » (52) et en dépit de ses mimiques, il n'est point parvenu à déchiffrer ces propos lacunaires.

En rapportant avec autant de mimétisme, crochets à l'appui, des paroles prononcées en réalité en arabe, Laroui sous-tend de nouveau un effet comique, vu l'incapacité de l'enfant pour retenir avec autant d'exactitude les mots de Mokhtar. Ce procédé narratif basé sur l'omission tend à mettre en relief, de manière subtile, la générosité et la civilité musulmanes. Le but de cette litote consiste à atténuer, à suggérer davantage qu'à dire de manière explicite.

Dans ce passage, en privilégiant l'insertion de termes en français, l'écrivain cible un lecteur francophone, ce qui n'est pas toujours le cas. À l'occasion, il introduit des vocables arabes sans les traduire, ni par le biais de notes en bas de page ni au moyen d'un glossaire. Ainsi, la première personne qui aborde l'enfant lui parle en dialectal et dans un français aux traits linguistiques déformés par l'arabe¹⁸. Tout d'abord dit-elle : « Où sont *ti* parents ? » (10) puis après « en version bilingue » : « Où sont tes parents ? *Fine waldik* ? » (11), et finalement, en regardant les dindons : « *Dialek bibi* ? » (11). Aucune explication ne suit, donc un lecteur non arabophone ne peut comprendre ces occurrences.

Même si l'enfant a suivi sa scolarité jusque-là en français, il n'en connaît cependant pas tous les mots. Ainsi éprouve-t-il des difficultés à saisir certaines tournures, prétexte sur lequel mise Laroui pour déployer, une fois de plus, son humour, mettant en scène des constructions phrastiques où règne « l'incohérence loufoque » (Charaudeau, 2006 : 33). Les normes de l'établissement exigent aux élèves la couture de leur patronyme sur leurs vêtements, or Mehdi ignore le sens de ce terme : « *c'était quoi, un pâtre onime* ? »¹⁹ (19). Instinctivement, ses lectures lui fournissent une première interprétation du vocable, formé, d'après lui, du synonyme littéraire de « berger » et d'un adjectif qui lui est inconnu.

Parfois, son incompréhension d'un signifié lui vaudra une humiliation, comme quand M. Berger, en apprenant l'invitation de Mehdi à un mariage, commente : « Un mariage ! Tu m'en diras tant ! », que ce dernier interprète comme « tu mendieras tant » (239). L'expression figée employée par le premier pour montrer son

¹⁸ C'est le cas de Bouchta, le cuisinier en chef du lycée qui prononce « Fitnam » au lieu de Vietnam, « moutchous » pour boutchous (116) ou « C'i digoulassse » (119).

¹⁹ Les discours immédiats du protagoniste apparaissent en caractères italiques. Parfois, ses pensées intimes demeurent également soulignées typographiquement de la sorte, lorsqu'elles adoptent la forme d'un discours transposé au style indirect libre, comme lors de sa présentation à Chochana : « *Elle allait le dévorer* » (18).

intérêt envers les propos de son hôte fait l'objet d'un quiproquo et l'enfant, toujours à la défensive et complexé par sa situation pécuniaire, le prend comme une injure, la forme homophone provoquant, de ce fait, l'objectif inverse de son but initial.

Le fait de ne pas maîtriser le français l'empêche de saisir certains messages implicites dans la conversation. Ainsi, lors de sa présentation au surveillant, ce dernier, après lui avoir demandé son nom, s'enquiert : « Et les dindons ? » (14), ce à quoi, en toute naïveté, Mehdi répond : « Sais pas comment ils s'appellent » (14), ce qui lui vaut le qualificatif de « nigaud ».

Son apprentissage de la langue s'est effectué surtout à travers la lecture, ce qui explique son registre soutenu et l'emploi d'un style académique, exempt de mots familiers ou argotiques et de tournures agrammaticales. Cette circonstance justifie que tout écart des normes orthographiques et phonétiques provoque en lui un irréfrénable réflexe de correction qui soulèvera plus d'une moquerie humiliante, à son arrivée. Son reproche à Morel pour l'emploi fautif de la préposition « à » au lieu de « de » dans la « fille à Chamayrac », engendre une réaction raciste de la part du pion : « Fatima [...] déboule d'la montagne et i veut m'apprendre ma langue » (96). Cette réaction vise également un autre interne d'origine espagnole, Fernández, qui a pris le parti de son camarade : « Allez, va danser le flamenco, espèce de gitan, au lieu de prétendre m'apprendre *ma* langue » (97). Morel s'insurge contre l'alliance du « toréador » et du « blédard », traitant les deux internes de « Bande de sous-développés ». Cette offensive a pour but de les discréditer, en soulignant leur condition de dominés, d'ex-colonisés, de citoyens de deuxième classe, en somme.

4. Le monde des livres

Au sein de cette expérience exilique liée à l'abandon et à la solitude, la lecture se présente pour Mehdi comme une issue face à la sensation d'extranéité environnante. En s'immergeant dans des univers fictionnels, il parvient à pallier la monotonie quotidienne et à surmonter son sevrage affectif. Ce penchant littéraire, mis en exergue par Laroui lors de l'épisode du tremblement de terre²⁰, va constituer le pilier de son existence à Lyautey. Le jour de son arrivée, en l'absence de livres, sa boulimie lectrice le contraint à lire, faute de mieux, l'emballage de son yoghourt, les indications techniques de l'extincteur ou la liste des combattants morts pour la France gravée dans le hall.

En effet, les mots le font rêver et même s'il ne connaît leur sens, il les emmagasine dans l'attente de les insérer au sein d'une conversation, le moment voulu. Certains l'attirent pour leur seule beauté, comme « sonate » et « fugue » : « il n'avait aucune idée de ce que ces mots signifiaient, mais qu'ils étaient beaux ! Ils avaient leur

²⁰ L'auteur met en évidence l'imperturbabilité de l'enfant face à la panique et à la confusion générale au cours de la catastrophe. Captivé par son livre, Mehdi parvient à exorciser sa peur en s'isolant du drame à son alentour grâce à ce parapet forgé sur l'imaginaire.

musique en eux-mêmes, ils chantaient rien qu'à être prononcés » (101). D'autres prennent un sens au hasard des scènes qu'il contemple, comme dans le cas où il contemple Mokhtar manger avec voracité et plaisir, comprenant alors la signification de l'expression « se poulécher les babines ». Il avait maintes fois rencontré cette expression dans les livres « mais il n'avait jamais vu la chose “en vrai” » (50).

Souvent ses lectures lui fournissent un point de repère pour éclairer certaines situations ou un paramètre lui permettant d'établir des similitudes entre elles. Ainsi, lorsqu'il prend congé de sa famille²¹, repense-t-il à Gribouille désirant absolument embrasser sa sœur Caroline sans attendre au lendemain, malgré le conseil du curé (42). Cette allusion à *La Sœur de Gribouille* de la Comtesse de Ségur (339) représente un des nombreux exemples de l'intertextualité sous-tendue au sein du roman larouien, qui a partie liée également avec les BD, comme dans l'exemple de dialogue imaginé et reconstruit entre les pères des internes et M. Lombard, le surveillant général, le jour de la rentrée :

M. Lombard : Bonjour, cruche, allô, ici Londres.

Le père : Ta-ra-ta-ta. Ils sont fous, ces Romains.

M. Lombard : Nous y sommes, Tex. Bla-bla-bla. Basin du bled.

Le fils : Petit nigaud, Gribouille. Quand est-ce qu'on mange, tavernier du diable ? (74).

Constitué d'un mélimélo d'occurrences intertextuelles, ce passage met à rude épreuve la perspicacité et les souvenirs d'enfance du lecteur afin d'en débrouiller les indices pour en sonder les origines²² et décoder ces intrusions littéraires. Ses lectures composent, pour Medhi, un ample vivier d'aventures et d'expériences, qui représente non un espace secondaire en marge de sa propre existence mais bien plutôt un univers imaginaire imbriqué dans celle-ci, tant la frontière entre réalité et fiction s'estompe dans son esprit²³.

²¹ Parallèlement, lorsqu'il se présente chez les Berger, le protagoniste se remémore la scène entre Moutier et Elfy, lorsqu'ils discutent que faire avec l'orphelin Torchonnet. Mehdi s'identifie avec ce personnage de *L'Auberge de l'Ange gardien* de la Comtesse de Ségur (104), dont Laroui cite textuellement un fragment du chapitre VIII, donnant à son héros le surnom de « Mehdi-Torchonnet » (178).

²² « Cruche » renvoie à la comédie éponyme de Courteline et plus exactement au personnage de Margot, la maîtresse de Laurianne, jugée quelque peu simplette. « Ici Londres » demeure dans les annales de l'histoire dans la mesure où cette phrase fut répétée tous les jours, depuis juillet 1940 jusqu'à la libération, par la BBC (Radio Londres). Les émissions radiophoniques où les Français parlaient pour les Français commençaient par cet énoncé. « Ils sont fous, ces romains » appartient au registre d'Astérix. « Tex » constitue un tribut au réalisateur de dessins animés, des fameux *cartoons*, surnommé Tex Avery. Finalement, « À boire, tavernier du diable » représente une expression employée très fréquemment dans les récits de cape et d'épée, notamment dans la trilogie dumasienne des Mousquetaires, au point de constituer de nos jours un véritable cliché.

²³ C'est pourquoi, quand ses camarades lui parlent de Mme Gobert, son réflexe immédiat le pousse à se demander : « Mme. Gobert ? C'est dans quel livre ? » (77), ce qui trahit la forte emprise que l'univers littéraire exerce sur lui.

Profondément marqué par ses innombrables lectures, l'enfant perd à l'occasion ses références existentielles, pour passer outre la lisière du vraisemblable et, tel le héros donquichottesque, s'immiscer dans des trames romanesques qu'il s'approprie pour y figurer. Cette figuration s'apprécie durant le trajet vers Casablanca, où leur arrêt au barrage des gendarmes souligne son identification avec le personnage vernien Michel Strogoff, que l'on devine aisément sous le couvert des bribes de ses pensées : « c'était lui qui vivait la grande aventure, courrier du tsar galopant de Moscou vers [...] Irkoutsk [...] c'était à lui de produire blancs-seings, passeports et carnets de vaccination » (43). L'illusion infantile de vivre une grande aventure fait place à la déception, lorsqu'il réalise le manque d'intérêt des autorités à son égard.

Le phénomène intertextuel apparaît surtout au sein des discours de Mehdi, mais il peut également prendre place dans celui d'autres personnages²⁴, comme dans le cas de Dumont, très enclin à truffier ses propos d'extraits littéraires ou de tirades²⁵. Ainsi, alors que les internes s'attendent à ce qu'il punisse le jeune indigène pour ses disquisitions sur son origine bretonne, il le récompense avec deux éclairs, tout en proclamant ce vers du célèbre poème hugolien « Après la bataille » : « Donne-lui tout de même à boire » (62).

Cet entre-deux entre réalité et fiction s'apprécie également sur le plan scripturaire, lorsqu'une rédaction est sollicitée à Mehdi. Le protagoniste semble imbu d'une sorte de pouvoir magique, d'une capacité surnaturelle d'écrire. Les mots fusent à son insu, composant des phrases cohérentes au sein d'un ensemble parfaitement structuré. L'aura fantastique que revêt cette rédaction se voit soulignée sur le plan narratologique par la présence d'une métalepse narrative, basée sur l'entremêlement du temps de l'action et de la narration²⁶. Grâce à sa vaste culture littéraire, les bribes de phrases lues ci et là au fil de ses lectures convergent²⁷, permettant à l'enfant de narrer des vacances à la mer sans même avoir connu cette expérience et d'obtenir, de plus, la meilleure note.

Cette inspiration et ce débordement imaginaire s'apprécient dans les nombreuses digressions narratives sous forme de discours immédiats qui truffent la trame romanesque et qui relèvent du désir éveillé de Mehdi de changer le cours des événements. Ces intrusions digressives demeurent exemptes de transition textuelle, ce qui

²⁴ Il n'est pas fortuit qu'*Une année chez les Français* soit considérée par d'aucuns comme « une ravissante ode à la lecture » (Houdaïfa, 2013).

²⁵ Il excelle, lui aussi, dans l'art de la citation et représente son *alter ego*, dans le monde des adultes.

²⁶ « Il rendit sa rédaction en poussant un soupir de soulagement, épuisé par la nage, les “courses au bord de l'eau”, à peine ragaillard par le thé à la menthe servi par sa mère » (166).

²⁷ L'écrivain avoue également ressentir cette présence de réminiscences littéraires dans sa pratique scripturaire : « Le travail est très spontané. Quand j'essaie de raconter une scène, je la visualise, mais quand je la raconte en français il y a toujours des réminiscences de choses lues [...]. Parce qu'on ne peut pas faire le vide quand on écrit, on le fait par l'intermédiaire de tout ce qu'on a lu, heureusement ». (Martin et Drevet, 2009 :107).

d'emblée surprend le lecteur, choqué par la violence de la description mise en place. Ainsi, lors de la présentation de l'enfant à M. Lombard, entre la question de ce dernier et la répétition de celle-ci, la furie et le chaos se déchainent, sous-tendus derrière la volonté exterminatrice du héros :

- Où sont tes parents, mon petit ?

Au moment où le surveillant général finissait sa phrase, un lion surgit dans le bureau, se jeta sur lui et lui arracha la tête d'un seul coup de griffe. Le fauve plongea ensuite la gueule dans la gorge tranchée qui semblait un volcan crachant du sang et se mit à laper l'épais liquide rouge, en grognant de satisfaction. Un requin apparut, flottant dans les airs, et engloutit le corps décapité [...] Des hyènes... (13).

Les images et symboles thériomorphes du régime diurne durandien constellent dans ce passage, soulignant le désir de Mehdi d'anéantir le surveillant général. Souvent, ces digressions expriment le désir sous-jacent du protagoniste d'éliminer une personne représentant une menace pour lui²⁸, même si, à l'occasion, il peut adopter le rôle de victime, comme dans l'épisode de la panne. Lors d'une scène de cannibalisme, faisant allusion aux aventures de Tintin dans *L'oreille cassée*, Mehdi apparaît, en effet, plongé dans une marmite gigantesque où les Indiens Jivaros cuisent deux missionnaires (45).

À l'instar du héros de *Vivre me tue* de Paul Smaïl²⁹, le monde des livres s'avère être pour Mehdi « une bouée de sauvetage ». Le passage de cette œuvre, choisi par Laroui pour son anthologie sur l'exil, sied parfaitement à l'expérience exilique vécue par Mehdi :

“[...] tout est dans la littérature. Tout a été dit. Il y a toujours, dans un livre ou un autre, une allusion à ce qui t'arrive, la preuve que d'autres ont souffert ce que tu souffres : que tu n'es pas seul au monde. Il y a toujours, dans un livre ou un autre, comme une consolation” (Laroui, 2015 : 25).

²⁸ Elles touchent Madini, qui meurt après avoir manqué à la prohibition de boire du vin (133), mais surtout Morel, qui, par deux fois, apparaît assassiné. La première, dans des conditions horribles qui rappellent à l'enfant les scènes dantesques de destruction et de corps déchiquetés, ultérieures au tremblement de terre : « Un gigantesque marteau noir et luisant, d'au moins quatre mètres de hauteur apparut au-dessus de Morel et s'abattit d'un coup, v'lan ! sur son crâne, qui éclata en mille morceaux. Le sang gicla sur les murs et se mit à dégouliner en longues trainées écarlates. Des morceaux de cervelle jaune sale, collaient au plafond [...] » (28). La seconde, beaucoup moins truculente, fait référence à l'assassinat du surveillant, retrouvé avec une boule de papier dans la bouche, sans que le meurtrier n'ait pu être retrouvé par Sherlock Holmes. (69). Intertextualité oblige !

²⁹ Son auteur est en réalité Daniel Théron, plus connu sous le pseudonyme de Jack-Alain Léger. Obsédé par l'emploi de masques, il a caché également son identité derrière les pseudos suivants : Melmoth, Dashiell Hedayat, Ève Saint-Roch.

Pour le protagoniste du roman larouien, ce penchant pour la lecture s'érigerait, en outre, comme un tremplin pour triompher et gagner la reconnaissance générale³⁰ car, lui, le petit boursier de la République décrochera le prix d'excellence, évinçant, contre tout pronostic, Français et nantis autochtones.

5. Conclusion

L'expérience exilique vécue par Mehdi constitue une catégorie singulière d'exil dans la mesure où le protagoniste essuie les affres de celui-ci sur son sol natal. L'extranéité subie se manifeste comme la conséquence du tiraillement du héros entre deux univers culturels, linguistiques et religieux différents qui ont porté atteinte à sa personnalité identitaire.

Sevré de sa famille et confronté à un espace d'opulence régi par des coutumes et normes sociales inconnues jusqu'alors, l'enfant surmontera son isolement et sa détresse grâce au pouvoir de la lecture. Celle-ci lui procure un monde parallèle, lénifiant où parer les humiliations et quolibets essuyés et surpasser les vicissitudes initiales. Elle lui tracera, surtout, la voie vers la gloire à travers la réussite scolaire.

Le pouvoir des livres et de la culture comme ascenseur social se couple de la démonstration de la vaticination antinomique réalisée par Régnier à propos des prolétaires, incarnés par Mehdi : « On l'exploite de tous les côtés. Il n'est *rien*. Et un jour pourtant, il sera *tout* ! » (111). L'extrapolation de cette prédiction du domaine fictionnel au monde réel s'impose dans la mesure où un parallélisme peut être établi entre le protagoniste d'*Une année chez les Français* et l'auteur lui-même. Enfant démuné, orphelin de surcroît, Fouad Laroui a conquis la gloire littéraire. Sa consécration comme écrivain de renom était un fait annoncé, comme le soulignent les commentaires élogieux de Driss Chraïbi, à la parution de son premier roman : « Vous avez écrit *Le passé simple* de la nouvelle génération »³¹.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BACQUET, Hélène (2002) : « Composition, énonciation dans *Le Maboul* de Fouad Laroui : la mise en forme de la double appartenance ». *Expressions maghrébines* 1(1), 125-142.
- BOUAINE, Ferdaous (2013) : « Les chemins de l'exil- Abdelwahab Meddeb », in M. Gironde (éd.), *Méditerranée et exil aujourd'hui*. Paris, L'Harmattan, 51-64.
- CHARAUDEAU, Patrick (2006) : « Des Catégories pour l'Humour ? ». *Questions de communication* 10, 19-41.
- CHRAÏBI, Driss (1998) : *Vu, lu, entendu*. Paris, Denoël (Folio).

³⁰ Par une inversion maligne, ses professeurs, qui à la rentrée avaient ri de son arrivée singulière, affublé de deux dindons, lui rendent hommage en formant à son passage une haie d'honneur.

³¹ Propos reproduits par l'auteur et recueillis par Georgia Makhlouf (2011).

- DURAND, Gilbert (1984) : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*. Paris, Dunod [1^e éd. : 1969].
- HARZOUNE, Mustapha (2012) : « Fouad Laroui, *Le Drame linguistique marocain* ». *Hommes et migrations* 1300. Disponible sur : <http://hommesmigrations.revues.org/959>.
- HOUDAÏFA, Et-Tayeb (2013) : « Fouad Laroui, l'enfant prodige de Doukkala ». *La Vie éco*. Disponible sur : <http://lavieeco.com/news/culture/fouad-laroui-lenfant-prodige-de-doukkala-25772.html>.
- KHERAD, Emmanuel [mod.] (2016) : « Écrire dans une autre langue. Table ronde avec Simonetta Greggio, Pedro Kadivar et Fouad Laroui ». Paris, Société des Gens de Lettres. Disponible sur : <https://www.sgdl.org/sgdl-accueil/presse/presse-acte-des-forums/la-langue-francaise-pour-territoire/3105-ecrire-dans-une-autre-langue>.
- LAROUÏ, Fouad (2010) : *Une année chez les Français*. Paris, Julliard (Pocket).
- LAROUÏ, Fouad (2015) : *D'un pays sans frontières. Essais sur la littérature de l'exil*. Léchelle, Zellige.
- LOINGSIGH, Aedín Ní (2001) : « L'exil dans les littératures africaines d'expression française : esquisse d'un thème ». *Mots pluriels* 17. Disponible sur : <http://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP1701anl.html>.
- MAKHLOUF, Georgia (2011) : « Fouad Laroui : une vie entière dans les livres ». *L'Orient littéraire* 64. Disponible sur : http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3589.
- MARTIN, Patrice et Christophe DREVET (2009) : *La langue française vue de la Méditerranée*. Léchelle, Zellige.
- MIADI, Fadwa (2010) : « Fouad Laroui : 'Je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs' ». *Babel Med*, 29 novembre. Disponible sur : <http://www.babelmed.net/letteratura/250-marocco/6174-fouad-laroui-je-ne-suis-ni-d-ici-ni-d-ailleurs.html>.
- NUSELOVICI, Alexis (2013) : « L'exil comme expérience », in *Séminaire « L'expérience de l'exil »*. Paris, Fondation Maison des Sciences de l'Homme. Disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00861245/document>.
- SÉGUR, Comtesse de (1868) : *La Sœur de Gribouille*. Paris, Hachette et C^{ie} (1^e éd. : 1862).
- SÉGUR, Comtesse de (1876) : *L'Auberge de l'Ange gardien*. Paris, Hachette et C^{ie} (1^e éd. : 1863).
- SÉGUR, Comtesse de (1894) : *Mémoires d'un âne*. Paris, Hachette et C^{ie} (1^e éd. : 1860).
- TOSSEL, André (2006) : « Communauté d'exils et exils communautaires », in G. Augustin (éd.), *Écritures de l'exil*. Paris, L'Harmattan.
- TSELIKAS, Effy (2005) : « La saga des lycées français de là-bas ». *L'express*. Disponible sur : http://www.lexpress.fr/actualite/monde/la-saga-des-lycees-francais-de-la-bas_486215.html.